

Tel était l'état des choses le lendemain du jour où le général don Lopo de Tordesillas était venu faire visite à don Luis et n'avait rencontré que son valet Oregano, avec lequel il s'était si longtemps entretenu.

Ce jour-là, don Luis était venu à Urès près de deux heures avant son arrivée habituelle : c'est-à-dire vers sept heures du matin; le joaillier avait plusieurs bijoux à livrer, et certains travaux qu'il voulait faire exécuter par ses ouvriers, et pour lesquels il devait leur remettre la matière première.

En arrivant sous les Portales il n'aperçut pas Oregano qui, ordinairement, l'attendait devant la porte de la maison; mais comme il était très en avance, et qu'il n'avait pas prévu son domestique qu'il viendrait de bonne heure, don Luis ne s'en inquiéta pas; il entra dans la maison, et monta directement à son appartement, la boutique n'étant jamais ouverte avant neuf heures et demie et même quelquefois dix heures; de même que tous les autres magasins de luxe des Portales, tels que changeurs, horlogers, etc.; la clientèle de ces magasins étant toute spéciale et ne se levant généralement pas de bonne heure.

O'était dans une pièce retirée de son appartement, au fond d'une armoire secrète, connue seulement de dona Mercedes et de lui, que don Luis renfermait, dans une caisse en fer très solide, et fermant avec une serrure Fichet, les diamants, l'or et l'argent en lingot dont il se servait pour la fabrication de ses bijoux si renommés par leur goût et leur fini artistique.

Don Luis fit jouer le ressort ouvrant le panneau cachant la caisse; celle-ci était sellée dans la muraille, le jeune homme l'ouvrit, prit les diamants et l'or dont il avait besoin, il referma la caisse, et fit retomber le panneau; puis il s'assit devant une table, et avec une grande sûreté d'exécution, il dessina des modèles de diadèmes, de bracelets et de boucles d'oreilles qu'il voulait faire exécuter par ses ouvriers.

Il avait presque terminé ce travail difficile, et surtout minutieux, lorsque deux coups discrets furent frappés à la porte de l'escalier, dont il n'était séparé que par deux pièces, et dont les portes étaient restées ouvertes.

Don Luis, seul éveillé selon toutes probabilités, dans cette maison, travaillait deux revolvers placés à sa droite et à sa gauche à portée de sa main, et l'amas d'or et de diamants devant lui sur la table.

En entendant frapper il se leva, jeta une serviette sur le tas de matière précieuse, cacha un revolver dans sa faja, sortit de la pièce dont il referma la porte derrière lui et il alla ouvrir, après avoir de même fermé la porte de l'autre pièce.

La chaîne était mise, précaution utile à cette heure, de sorte qu'au lieu de s'ouvrir, la porte ne fit que s'entre-bâiller suffisamment pour lui laisser voir un homme enveloppé jusqu'aux yeux, dans les plis pressés de son manteau, et dont les ailes du sombrero, rabaisées en avant, ne laissaient point apercevoir le visage.

— Eh ! eh ! Qu'est cela, qui êtes-vous et que demandez-vous ? dit-il en portant machinalement la main à son revolver sans cependant le sortir de sa faja, je crois que vous vous trompez, l'ami ?

— C'est moi, dit le visiteur, en relevant un peu les ailes de son sombrero.

— Eh quoi, c'est vous, señor Al... s'écria don Luis en proie à la plus vive surprise.

— Silence ! interrompit vivement le visiteur, ouvrez, don Luis, j'ai traversé le couloir, où j'ai rencontré vos ouvriers et je crains d'avoir été reconnu par eux.

— Entrez, entrez, señor, dit le jeune homme en enlevant la chaîne.

Le visiteur entra d'un bond et la porte se reforma aussitôt derrière lui.

— J'ai à causer sérieusement avec vous, dit l'étranger.

— Très bien, permettez-moi seulement de distribuer le travail à mes ouvriers, puis je suis tout à vous.

— Faites, mais ne soyez pas longtemps.

Don Luis le guida dans la pièce où il travaillait, acheva ses dessins en quelques minutes, puis il pris l'or et les diamants, et après s'être excusé de le laisser seul pendant quelques instants, il quitta son visiteur et descendit.

Il fit ouvrir la boutique, distribua le travail aux ouvriers, et n'apercevant pas Oregano, il demanda si on avait vu l'Indien; sur la réponse négative qui lui fut faite, il chargea le contremaître de veiller à la boutique ainsi qu'il le faisait quelquefois, et de le prévenir s'il venait quelqu'un; puis il remonta chez lui.

L'étranger avait jeté son chapeau et son manteau sur un meuble, et s'était installé sur un divan, le cigare aux lèvres.

— C'est un véritable miracle de vous voir ici, señor Alcade Mayor, dit don Luis avec courtoisie.

— Non pas, cher don Luis, répondit non moins courtoisement l'Alcade, car c'était lui en effet, mais seulement le désir de vous être agréable et de vous rendre un service.

— Que voulez-vous dire ? demanda le jeune homme avec une vague inquiétude.

— Avant, tout, fit l'Alcade sans répondre à cette question, sommes-nous en sûreté ici ?

— Comment l'entendez-vous ?

— J'entends si nous pouvons causer sans avoir à redouter des espions.

— Quant à cela soyez tranquille, señor don Guilhem, je suis seul dans cet appartement, ma femme habite au Rinçon avec sa cousine et mes domestiques.

— Excepté Oregano ? dit avec intention l'Alcade.

— Oui, excepté Oregano, je n'ai même pas encore vu ce drôle aujourd'hui; d'ailleurs il ne monte jamais ici; cela lui est défendu.

— Très bien, pouvez-vous me faire sortir sans que l'on me voie ?

— Très facilement, señor; j'ai dans cet appartement une porte secrète communiquant à un escalier dérobé débouchant dans la calle de Bodegonos; vous savez que cette maison m'appartient, j'y ai fait avant de m'installer, pour des raisons qui me sont personnelles, certains travaux dont seul je connais le secret.

— Très bon, voilà qui me rassure complètement, entendons-nous vite et bien; je n'ai malheureusement que fort peu de temps à vous donner.

— Je suis complètement à vos ordres.

— D'abord excusez-moi si je ne suis pas très clair, et surtout très explicite dans ce que je vous dirai; je manque à mon devoir en venant à vous, et en vous donnant un avertissement salutaire.

— Je vous en remercie sincèrement.

— Ainsi attachez-vous à l'esprit, plutôt qu'à la lettre de la confidence que je vais vous faire; reprit-il avec un fin sourire.

— C'est-à-dire que je tâcherai de lire entre les lignes, comme disent les diplomates, et que j'essayerai de comprendre non pas ce que vous me direz, mais ce que vous voudriez me dire ?

— C'est cela même, d'ailleurs cette confidence sera courte; avez-vous confiance en votre valet Oregano ?

— Pas la moindre.